



**L'aporie de Diodore Cronos et les paradoxes
de la temporalité.
Jean-Pierre Dupuy et la philosophie**

Lucien Scubla

*Il faut philosopher en connais-
sance de cause et à cause de
certaines connaissances*

Georges Canguilhem

Les lignes qui suivent ne prétendent pas à l'originalité. Leur objectif est purement pédagogique. Elles visent avant tout à expliciter quelques notions de logique modale, jouant un rôle crucial dans les travaux récents de Jean-Pierre Dupuy, mais n'étant probablement pas familières à tous ses lecteurs. Par la même occasion, elles voudraient aussi montrer en quel sens ces travaux relèvent de la philosophie, en prenant celle-ci dans une acception rigoureuse, que nous croyons désormais bien établie, mais qui n'est pas non plus de notoriété publique.

Comme ce second point est un peu plus délicat, nous l'aborderons en deux temps. Nous partirons d'un survol rapide de l'histoire de la pensée, pour en tirer une définition plausible de la philosophie. Puis, après avoir présenté quelques éléments de logique modale, nous préciserons cette définition à l'aide de l'aporie de Diodore Cronos et du défi qu'elle lance à toute pensée rationnelle.





Qu'est-ce donc que la philosophie et comment devient-on philosophe ? À en juger par l'usage habituel de ces termes, la chose paraît simple. Alors qu'il ne suffit pas d'avoir étudié les mathématiques ou l'économie pour être, à proprement parler, mathématicien ou économiste, on pourrait croire que, pour devenir philosophe, il serait à peine nécessaire d'avoir fait des études de philosophie ; il suffirait de se proclamer tel, et d'entreprendre de parler « de omni re scibili et quibusdam aliis » à l'aide de la seule raison, en se réclamant, tout au plus, de l'ignorance savante de Socrate ou du doute méthodique de Descartes. Aussi regarde-t-on souvent avec compassion, ou condescendance, l'intellectuel qui se détourne des mathématiques ou de l'économie pour s'adonner à la philosophie. Aussi voit-on, sans surprise, des érudits refuser le titre de philosophe pour celui, plus modeste et plus digne, d'historien ou professeur de philosophie. Car, ce titre vénérable a été tellement galvaudé qu'on ne sait trop, aujourd'hui, s'il fait encore honneur ou pitié.

Si indéniable soit-elle, cette description sociologique des choses ne saurait toutefois trancher la question. En fait, la philosophie peut parfaitement conserver son ancien lustre, ou du moins échapper au soupçon de frivolité, pour peu qu'elle reste fidèle à elle-même et à son concept. Concept lui-même qu'il est relativement aisé de déterminer en analysant l'origine et les premiers commencements de la philosophie, à condition de ne pas confondre l'histoire de la pensée rationnelle, où elle se déploie, avec l'image fautive ou pour le moins brouillée qui en est souvent donnée.





Selon une légende tenace, la philosophie aurait, à ses débuts, couvert et régenté l'ensemble des savoirs rationnels. Puis, son territoire se serait réduit comme une peau de chagrin, au fur et à mesure que les différentes sciences placées sous sa tutelle seraient devenues autonomes. Si cela était vrai, le sort de la philosophie serait peu enviable, celui d'une reine des sciences devenue princesse d'opérette, voire catin sans domicile fixe¹. Car, après avoir cédé l'univers tout entier, ou peu s'en faut, aux mathématiques et aux sciences de la nature, et s'être retirée dans les tréfonds de la pensée et de la subjectivité humaines, elle aurait vu ce dernier carré lui être à son tour disputé, tant par la linguistique et la logique, que par la psychologie et même la littérature.

Certes, ce que l'on continue à enseigner dans nos écoles sous le nom de philosophie – mélange de vocabulaire prétentieux et de pathos moralisateur invitant à juger de tout, tout de suite, sans se donner la peine d'apprendre – donne un semblant de vérité à ce sombre tableau, mais la philosophie elle-même a sa réalité propre, bien différente de ce qu'imaginent nombre de ses adeptes ou de ses détracteurs.

Loin d'être à l'origine de la pensée rationnelle, comme l'affirment certains manuels, qui lui inventent un passé imaginaire pour tenter de l'accréditer, elle en représente, en réalité, la forme la plus tardive. L'usage de la raison est, selon toute vraisemblance, aussi ancien que l'humanité, mais d'abord limité à des problèmes pratiques, qu'ils

¹ Cette expression un peu rude nous est suggérée par Claude Lévi-Strauss qui, dans un passage de *L'Homme nu*, daube sur la philosophie contemporaine, coupée des sciences, et prête à « s'adonner à la prostitution esthétique des problèmes » pour « séduire le lecteur, le racoler et lui complaire » (*Mythologiques*****, Paris, Plon, 1971, 572).





soient techniques et économiques, ou encore rituels, car, dans son principe, la religion est, elle aussi, tournée vers l'action. Celle-ci, comme Robertson Smith et Hocart, entre autres, l'ont bien établi, est faite d'interdits et cérémonies, plutôt que de croyances et de dogmes. Toutefois, elle favorise l'émergence de représentations collectives, et les premières spéculations théoriques connues se manifestent dans les pratiques divinatoires, les mythes et les cosmogonies. Nos sciences, on le sait au moins depuis Auguste Comte, sont les sous-produits tardifs de ces disciplines religieuses. L'astronomie est issue de l'astrologie. Elle commence à s'en séparer avec Thalès, mais très progressivement, puisque le grand Kepler lui-même sera encore un « astronome astrologue ».

Quoi qu'il en soit, si les penseurs présocratiques ne sont déjà plus des prêtres ou des chamanes, ce ne sont pas encore des « philosophes », mais, littéralement, des « physiologues », c'est-à-dire des physiciens et des naturalistes. Ce sont des « savants » qui tentent de construire une image cohérente du monde par l'usage combiné du raisonnement et de l'observation. Tout en s'inspirant des cosmogonies et des généalogies traditionnelles, ils leur substituent des cosmologies et des morphogenèses purement rationnelles. À la base du monde, il y a une matière primordiale (eau, air, feu, etc.) susceptible de prendre plusieurs états, dont il s'agit d'inventorier les différentes transformations et combinaisons possibles, en montrant qu'elles suffisent à expliquer l'ensemble des choses accessibles à nos sens.

En même temps que le monde manifeste ainsi son intelligibilité, il révèle à l'homme la puissance de son esprit. En comprenant, au pied des pyramides, qu'il n'est pas





nécessaire de les gravir ni d'exercer sur elles la moindre action pour déterminer leur hauteur, Thalès découvre que l'univers tout entier est virtuellement accessible à la pensée humaine, qu'il est tout entier mesurable et calculable par la raison mathématique². De proche en proche, et sans avoir à quitter la Terre, l'homme va pouvoir connaître la distance qui le sépare de la Lune et du Soleil, les distances intergalactiques, les vitesses respectives des galaxies et la date du Big Bang. Mais, la raison mathématique ne se borne pas à substituer des descriptions précises et vérifiables aux scénarios imaginaires et arbitraires des mythes d'origine et des vieilles cosmogonies. Elle fait surgir de nouvelles questions, étrangères à la pensée mythique, telles que l'univers est-il un ou multiple, fini ou infini, peut-il être à la fois fini et sans bornes, et ainsi de suite. Ces questions, encore une fois, sont purement scientifiques, et non philosophiques, car, tant que la pensée humaine peut déployer son propre questionnement et résoudre les problèmes qu'elle se pose sans rencontrer d'obstacle majeur, elle n'a aucun motif de se mettre à philosopher, c'est-à-dire de s'interroger sur sa capacité à saisir le réel.

La philosophie proprement dite apparaît plus tard, comme retour réflexif et interrogation critique sur l'activité et le questionnement scientifiques, lors que ceux-ci débouchent sur des résultats déroutants et des problèmes non seulement difficiles mais apparemment insolubles. Parménide peut être tenu, en ce sens, pour le pre-

² Voir Michel Serres, « Ce que Thalès a vu au pied des pyramides », in *Hermès II, L'interférence*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, 163-180.





mier philosophe connu³. Contrairement à Thalès ou Anaximène, il ne présente pas de nouvelle hypothèse cosmologique. Il relève les insuffisances logiques des théories proposées par les premiers physiologues, et propose, pour y remédier, un monisme radical, plus cohérent que le leur, mais générateur à son tour de paradoxes, puisque rendant tout changement d'état, ou de lieu, à proprement parler inconcevable⁴. À qui donc faut-il se fier ? À nos sens, qui nous montrent un monde perpétuellement changeant ? Ou à notre raison, qui démontre l'impossibilité du changement ? Ce sont les apories et les paradoxes de ce type, c'est-à-dire la rencontre de problèmes venus non pas de l'extérieur, mais suscités par la raison elle-même et par ses propres principes, qui obligent cette dernière à un retour sur soi. Et, c'est ce retour réflexif qui est générateur et constitutif de la philosophie. La philosophie n'est pas une attitude spontanée de la conscience, c'est un moment second du travail de la pensée. Dans l'histoire de la pensée rationnelle, c'est le temps de la réflexion. Elle

³ Nous suivons ici Joseph Lalumia, dont l'article « De la science à la métaphysique et à la philosophie », paru en 1974, dans le n° 88 de la revue *Diogène*, inspire tout cet alinéa.

⁴ Rappelons que les premiers physiciens ou physiologues (Thalès, Anaximène, etc.) sont monistes. Ils prétendent expliquer la diversité des choses existant dans le monde à partir d'une substance unique (l'eau pour Thalès, l'air pour Anaximène, etc.) susceptible de prendre différents aspects. Parménide montre que ces physiciens ne sont pas des monistes conséquents. Anaximène, par exemple, est en réalité dualiste. Il postule implicitement l'existence de deux substances, l'air, mais aussi le vide, qui permet à l'air d'être plus ou moins condensé, et de prendre ainsi des formes et des propriétés différentes. Or, le vide, objecte Parménide, ne saurait exister : « l'être est, et le non-être n'est pas ». Et, comme le vide n'existe pas, rien ne saurait séparer l'être d'avec l'être, si bien que celui-ci est un, continu, et immuable.





n'est pas un art des commencements, mais de la reprise. Elle suppose des préalables. Nul n'entre ici s'il n'est géomètre. C'est seulement le soir que la chouette de Minerve prend son envol. Ces formules sont vraies indépendamment de leur contexte.

L'histoire de la philosophie confirme ce statut second, – nous ne disons pas secondaire –, de la philosophie. Descartes pourrait faire croire le contraire, si, comme tant d'éditions scolaires, on détachait son *Discours de la méthode* des écrits scientifiques dont il est la préface, ou ses *Méditations* et le premier livre des *Principes* du reste de son œuvre, bref si l'on oubliait que le philosophe du *cogito* a été d'abord un savant. La métaphysique a beau être, chez lui, la racine de l'arbre de la philosophie, elle n'en est pas moins la dernière à se constituer. Plus près de nous, le parcours de René Thom, quoique moins abouti, est tout à fait similaire, passant des mathématiques pures aux modèles mathématiques de la morphogenèse, de ceux-ci à une théorie de la vie et du langage, pour déboucher sur une philosophie générale de la nature de type aristotélien. Ce qu'on nomme « philosophie première » est en fait le prolongement naturel et dernier de l'activité rationnelle – abordant, il est vrai, des problèmes spécifiques, mais sans autres méthodes que celle de la pensée rationnelle en général. Il n'y a pas de régime de vérité qui serait propre à la philosophie. Il n'y a d'autre philosophie, a-t-on pu dire en ce sens, qu'unie à la science, poussant jusqu'à ses dernières limites sa quête de vérité et d'intelligibilité⁵. La phi-

⁵ Raymond Ruyer, « La philosophie unie à la science », *Encyclopédie Française*, T. 19, 1957, et « Raymond Ruyer par lui-même », *Les Études philosophiques*, janvier 2007 (réédition d'un texte paru en 1963).





losophie, encore une fois, n'est et ne peut être que le temps de la réflexion de la pensée rationnelle.

Ceci posé, nous allons voir maintenant comment et pourquoi la logique modale a été et reste une des sources vives de la pensée philosophique. La logique elle-même est une science. C'est la science des inférences formellement valides. En tant que telle, elle constitue une branche particulière des mathématiques, dont elle utilise le symbolisme, les techniques de preuve, et les résultats obtenus dans d'autres branches. Quant à la logique modale, elle est une ramification particulière, mais fort importante et complexe, de la logique formelle. Alors que la logique générale a pour objet toutes les propositions quelles qu'elles soient, c'est-à-dire tous les énoncés susceptibles d'être vrais ou faux, la logique modale étudie les propositions affectées de modalités, dont les plus communes – les seules qui nous intéresseront ici – sont le possible, l'impossible, le nécessaire et le contingent. Par exemple, « Il ne pleut pas à Cerisy », « L'homme est mortel », « $2+2 = 4$ », etc. sont des propositions simples, « Il est possible qu'il pleuve à Paris », « L'homme est nécessairement mortel », « Il est nécessaire que $2+2$ soit égal à 4 », etc. sont des propositions modales.

Les modalités peuvent porter soit sur la chose (l'événement, le fait, la relation, etc.) dont parle la proposition, comme dans les exemples ci-dessus, soit sur la proposition elle-même, c'est-à-dire sa valeur de vérité, comme dans les exemples suivants : « Il est possible que la proposition 'il pleut à Paris' soit vraie », « La proposition ' $2+2=4$ ' est nécessairement vraie ».





Notons aussi qu'on peut obtenir de nouvelles nuances modales en combinant les modalités élémentaires : « Il est possible qu'il soit nécessaire qu'il pleuve demain », « Il est possible qu'il soit contingent que l'homme soit mortel », etc.

Notons enfin que les modalités classiques sont inter-définissables, à l'aide de l'opérateur de négation. Si nous supposons connu « Il est possible que p », en utilisant p pour désigner une proposition quelconque, il s'ensuit que

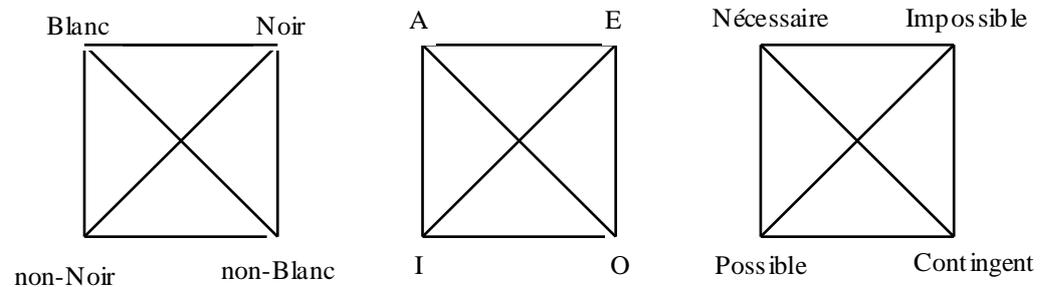
Il est impossible que $p =$ non (il est possible que p)

Il est contingent que $p =$ il est possible que (non- p)

Il est nécessaire que $p =$ il n'est pas possible que (non- p)

Il est facile de voir que l'on pourrait faire le même type de travail avec cette fois le nécessaire et la négation.

Une autre manière de faire apparaître les relations unissant les quatre modalités est de disposer celles-ci selon une configuration en carré, qui remonte au moins à Aristote. Le carré des modalités est isomorphe au carré logique des termes et à celui des propositions de forme A (universelle affirmative), E (universelle négative), I (particulière affirmative) et O (particulière négative) de la logique aristotélicienne.





Il y a, dans chacun de ces carrés, quatre types fondamentaux de relations entre leurs quatre termes respectifs :
de *contradiction* ou de négation (sur les diagonales)
de *contrariété* ou d'incompatibilité (sur le côté horizontal supérieur)
de *subcontrariété* ou de disjonction non exclusive (sur le côté inférieur)
de *subalternation* ou d'implication (sur les côtés verticaux).

Ces notions sont plus que suffisantes pour en venir au cœur de notre propos et présenter l'argument dominant (κυριευων λογος) de Diodore Cronos. Il s'agit d'un théorème d'impossibilité établi par un philosophe de l'école de Mégare, au quatrième siècle avant Jésus-Christ. Nous n'avons pas la démonstration de Diodore, mais, nous savons que son raisonnement, bien qu'aboutissant à un résultat paradoxal, était irréfutable, et fut qualifié, pour cette raison même, de « dominateur ».

Diodore, nous dit Epictète (*Entretiens*, II, 19, 1-5), a prouvé que les trois propositions modales suivantes, bien que compatibles deux à deux, étaient, prises ensemble, incompatibles :

- (I). « Toute proposition vraie concernant le passé est nécessaire. »
- (II). « L'impossible ne suit pas logiquement du possible. »
- (III). « Est possible ce qui n'est pas actuellement vrai et ne le sera pas. »





Nous allons revenir sur le sens de ces propositions. Toujours est-il que, si nous voulons rester cohérents, l'argument dominateur nous oblige à sacrifier une des trois. Diodore, quant à lui, estimant que les deux premières propositions étaient des vérités logiques irrécusables, rejetait la troisième. D'où sa définition du possible (qui est la négation de cette troisième proposition) : est possible ce qui est vrai ou sera vrai. Mais, Cléanthe et Chrysippe, les deux grands théoriciens du stoïcisme, nous apprend Epictète, préféraient, de leur côté, rejeter, qui, la première, qui, la deuxième.

Pour préciser un peu les choses, et comprendre un peu mieux les enjeux de cette affaire, nous allons nous appuyer sur le beau livre de Jules Vuillemin, *Nécessité ou contingence*, publié à Paris, aux Éditions de Minuit, en 1984. Revenons tout d'abord, sur nos trois propositions.

La première exprime l'idée que le passé est irrévocable. Il est impossible que ce qui a eu lieu n'ait pas eu lieu. En ce sens, « toute proposition vraie concernant le passé est nécessaire ». *Nécessairement, ce qui a eu lieu a eu lieu* – mais cela ne signifie évidemment pas que *ce qui a eu lieu a eu lieu nécessairement*. L'expérience du remords illustre bien la chose. C'est parce que la faute était évitable, mais que, une fois commise, elle est ineffaçable, que j'éprouve un remords cuisant. La faute peut-être pardonnée, elle ne peut pas être abolie. Dieu lui-même, disent la plupart des théologiens, s'il peut remettre les péchés, ne saurait faire que le pécheur n'ait pas péché, que ce qui a eu lieu n'ait pas eu lieu.

La deuxième proposition – « l'impossible ne suit pas logiquement du possible » – énonce ce que Vuillemin nomme le « principe de réalisation possible du possible »,





qu'il illustre par une citation de Leibniz. « La règle des philosophes, écrit ce dernier, veut que tout ce qui est possible puisse être considéré comme existant » (*Théodicée*, §409) – et cette règle serait en défaut si la réalisation du possible pouvait avoir pour conséquence logique une impossibilité. On a donc affaire ici à une propriété du possible qui semble quasiment tautologique, et dont imagine mal, à première vue, qu'on puisse jamais s'affranchir.

La troisième proposition – « est possible ce qui n'est pas actuellement vrai et ne le sera pas » – n'est pas du même ordre. Elle énonce une hypothèse liée à la croyance commune au libre arbitre. En termes d'événements, elle revient à dire qu'il y a des possibles qui ne se réaliseront jamais. Or, c'est bien ce qu'implique l'idée de sujet libre, supposé actualiser, à chaque instant, tel ou tel possible, au détriment de beaucoup d'autres.

Résultant du rejet de cette troisième proposition, la définition diodoréenne du possible est donc la suivante : n'est possible que ce qui a lieu ou aura lieu, ou, selon ses propres termes, n'est possible que ce qui est vrai ou sera vrai.

Avant d'aller plus loin, on peut faire deux remarques sur cette définition du possible.

Elle est évidemment plus étroite que celle associée communément à l'idée de liberté, et à plus forte raison que celle, encore plus large, de Leibniz, qui tient pour possible tout ce qui n'est pas contradictoire. Mais, contrairement à ce qu'affirment certains de ses adversaires ou de ses commentateurs, anciens ou récents, il ne confond pas le possible avec le nécessaire. Il y a, chez lui aussi, quatre modalités distinctes,

est possible ce qui est vrai *ou* sera vrai





est impossible ce qui est faux *et* sera faux
est nécessaire ce qui est vrai *et* sera vrai
est contingent ce qui est faux *ou* sera faux,

et il est facile de vérifier que ces quatre modalités forment un carré logique isomorphe à ceux présentés plus haut.

En fait, ce qui caractérise le système de Diodore, ce n'est pas la réduction du possible au nécessaire, mais la réduction des notions modales aux notions de temps et de vérité, qui permettent de les reconstruire intégralement et sans reste, ce qui conduit à leur ôter toute spécificité et, en ce sens, à les éliminer. Ce système ne permet pas d'exprimer la différence, sur laquelle Leibniz insiste tant, entre une vérité de raison, comme « $2+2 = 4$ », et une vérité de fait, comme « César a été tué par Brutus » : il permet seulement de dire que ces deux propositions sont nécessairement vraies.

La reconstruction de l'argument dominateur, avec les moyens de la logique moderne, nous aide à découvrir des choses plus difficiles à appréhender avec le raisonnement naturel. Elle montre, de manière incontestable, qu'il ne s'agit pas d'un sophisme, comme certains l'affirment encore parfois. Mais, avec cette précision importante que les trois propositions de Diodore ne forment un système incohérent que si on leur ajoute une quatrième prémisse, généralement sous-entendue, le *principe de nécessité conditionnelle* : tout ce qui est est nécessairement pendant qu'il est. Ce principe est souvent admis implicitement, mais il ne s'agit pas d'une vérité logique indispensable, comme le principe de non-contradiction, et Vuillemin montre que Platon le rejetait.





Il y a donc, à côté des solutions adoptées par Diodore, Cléanthe et Chrysippe, un autre moyen de sortir de l'aporie du Dominateur. Ce n'est pas tout. Vuillemin montre qu'il y a encore trois autres solutions possibles.

Épicure, on le sait, rejetait le principe du *tiers exclu*. Grâce à la reconstruction du Dominateur, on comprend mieux pourquoi de nos jours et, grâce à la logique dite « intuitionniste », en quoi il peut être fondé à le faire.

Aristote, quant à lui, conservait le tiers exclu, mais rejetait le *principe de bivalence* du vrai et du faux, suivant lequel toute proposition, quelle qu'elle soit, a une valeur de vérité *déterminée*. Pour lui, « Socrate mourra » est vraie dès maintenant, parce que l'homme est mortel et qu'il y a donc une cause présente de la mort de Socrate, son appartenance au genre humain ; en revanche, « il y aura demain une bataille navale », sans autre précision, n'a pas aujourd'hui de valeur de vérité déterminée. N'est vrai ou faux, en effet, que ce qui est conforme ou contraire à une réalité, qui, par définition, ne saurait être que présente ou passée.

Plus tard, Carnéade, pour conserver le principe de bivalence, rejettera le *principe de correspondance du vrai et du réel* : « il y aura demain une bataille navale » a d'ores et déjà, et depuis toujours, une valeur de vérité, mais il se trouve seulement que nous ignorons encore laquelle.

Une fois reconstitué, et ainsi élargi, le problème de Diodore conserve toute sa force.

Pour être cohérent, il faut nécessairement abandonner ou « sacrifier » une des sept propositions énumérées ci-dessus, c'est-à-dire un principe auquel il pourrait d'abord sembler intuitivement impossible de renoncer. Or, c'est précisément à cette capacité de renoncement, délibéré et explicite, que l'on reconnaît le philosophe. Mais, le pro-





blème de Diodore n'est pas seulement la pierre de touche de la philosophie, il permet aussi de classer tous les systèmes philosophiques, de montrer que le nombre de philosophies possibles (au sens leibnizien du terme, c'est-à-dire non contradictoires) est très réduit, et de mettre au jour des liens non triviaux entre des doctrines à première vue fort différentes⁶.

La rencontre des paradoxes, nous l'avons déjà dit, est à l'origine de la philosophie, et l'on pourrait même rattacher chacune de ses trois grandes divisions classiques à un paradoxe fondateur : la logique, au paradoxe d'Eubulide dit du menteur, qui met en question la notion de vérité, la physique, aux paradoxes de Zénon sur le mouvement, qui posent la question de la nature dernière de la réalité, et l'éthique, à l'aporie de Diodore, pour autant que celle-ci met en cause la notion de liberté et donc celle d'action possible dans le monde. Toutefois, le problème de Diodore l'emporte sur les autres, et se révèle, en cela aussi, dominateur, dans la mesure où tout raisonnement conduisant à un paradoxe implique les modalités, puisqu'il consiste en un enchaînement nécessaire de propositions conduisant à une impossibilité. Toute personne soucieuse d'avoir une vision cohérente du monde, de la connais-

⁶ C'est ainsi que, malgré des cosmologies fort différentes, Épicure (prenant, comme critères du vrai et du faux, non seulement confirmation et infirmation, mais non infirmation et non confirmation), Descartes (faisant place à l'indéfini entre le fini et l'infini) et Kant (admettant un jugement indéterminé entre les jugements affirmatif et négatif) tombent *ipso facto* dans la catégorie des philosophies « intuitionnistes », dans l'acception technique que les logiciens donnent à ce terme. Ce qui, après tout, n'est pas surprenant eu égard à leur commune adhésion au libre-arbitre, dont cette classification confirme, si besoin était, qu'il s'agit chez eux d'une assertion fondamentale sur laquelle reposent leurs systèmes respectifs.





sance que nous pouvons en avoir, et de l'action que nous pouvons y mener, rencontre donc forcément, d'une manière ou d'une autre, l'aporie de Diodore et la nécessité d'en sortir par un choix lourd de conséquences. Tel est, par définition, l'objet même de la philosophie.

Nous voyons du même coup en quoi le parcours intellectuel de Jean-Pierre Dupuy l'a conduit de la science vers la philosophie. Il n'a pas changé de discipline au cours de sa carrière, pour passer de l'économie mathématique à la philosophie universitaire. Ainsi que le rappelait Alain Boyer, au début de ce colloque, pour Jean-Pierre, comme pour Karl Popper, – et l'on pourrait dire aussi bien pour Leibniz, qui voyait déjà la myopie engendrée par le cloisonnement disciplinaire⁷ –, la vie intellectuelle ne consiste pas à développer et consolider telle ou telle discipline, ni à sauter d'une discipline à une autre, mais à résoudre des problèmes, et à passer d'un problème à un autre, dans un travail d'extension et d'approfondissement. Si donc Jean-Pierre n'est pas devenu économiste, au sens disciplinaire du terme, il n'a pas rompu pour autant avec les concepts de l'économie. Bien au contraire, c'est l'économie qui lui a donné l'occasion de méditer sur les merveilleuses propriétés de la notion de point fixe, indispensable pour donner un statut rigoureux à la notion de prix, et dont on pourrait montrer qu'il a tiré toute sa conception de « l'auto-transcendance du social » et de « l'individualisme méthodologique complexe ». Car, alors que les prix résultent de

⁷ « Ceux qui se bornent à une seule recherche manquent souvent de faire des découvertes qu'un esprit plus étendu, qui peut joindre d'autres sciences à celle dont il s'agit, découvre sans peine. » (Foucher de Careil, *Nouvelles lettres et Opuscules inédits de Leibniz*, Paris, 1857, nouvelle édition, Olms, Hildesheim, 1971, 287).





la seule interaction des offres et des demandes des agents économiques, ils peuvent en même temps, et sans contradiction, guider les offres et les demandes de ces agents, comme s'ils étaient des normes extérieures et indépendantes. Il est alors tentant de penser toutes les institutions sociales et la genèse même des sociétés humaines sur ce modèle. D'où l'adhésion immédiate de Jean-Pierre à la théorie girardienne du mécanisme victimaire, qui permet d'*engendrer* le Tiers apparemment transcendant dont la théorie économique, ou la théorie politique, peuvent seulement *postuler l'existence*, sous les figures, par exemple, du commissaire-priseur de Walras ou du Souverain de Hobbes. Sans se départir du modèle économique originel, on l'enrichit progressivement au contact de l'anthropologie religieuse et de la philosophie politique. C'est tout l'intérêt de l'entreprise de Jean-Pierre, consistant à relire Durkheim ou Rousseau, à la lumière de René Girard, et les uns et les autres à la lumière du concept de « point fixe endogène ». Par ailleurs, de la notion de point fixe à celle d'autoréférence, il n'y a qu'un pas⁸, et l'autoréférence conduit tout droit au paradoxe d'Eubulide et à tous les paradoxes de la logique mathématique. Des sciences sociales à la logique et de la logique à la philosophie, on passe ainsi graduellement, sans rupture ni conversion brutale.

Ce n'est pas tout. L'économie étudie les anticipations rationnelles, c'est-à-dire à la manière dont les connaissances ou les croyances des agents relatives aux actions des autres agents déterminent leurs propres actions, et, de

⁸ On dit que a est un point fixe pour la fonction $f(x)$ si et seulement si $f(a) = a$. De cette définition du point fixe, il suit immédiatement que $a = f(a)$, c'est-à-dire une définition autoréférentielle de a .





proche en proche, le système global de leurs interactions. Un cas particulièrement intéressant est celui des prophéties auto-réalisatrices ou contre-réalisatrices. Si le bruit se répand qu'il va y avoir une pénurie de sucre dans les huit jours, et si tout le monde ou presque prend cette rumeur au sérieux, et constitue par précaution des réserves de sucre, chacun contribue par son action à la pénurie redoutée. Non parce que celle-ci était inévitable, comme les sceptiques eux-mêmes finissent par le croire quand les autres leur rappellent leur mise en garde (« je vous l'avais bien dit »), mais parce que le fait même de la croire inévitable l'a rendue telle. Inversement, la croyance largement partagée en la possibilité d'un énorme embouteillage sur telle route, dimanche prochain, suffit à en conjurer le risque. Les opérations de type « Bison futé » reposent sur ce principe : on annonce la catastrophe pour qu'elle ne produise pas. Est-ce à dire que l'on manipule l'opinion publique comme le croient certains esprits forts (« on nous a encore raconté des histoires ») ? Non. Car, si Bison futé n'avait pas lancé de mise en garde, ou si son avertissement n'avait pas été cru, eu égard aux habitudes des automobilistes, en cette période de l'année, l'embouteillage annoncé aurait bien eu lieu. Or, c'est précisément à ce type de situations et de raisonnements que Jean-Pierre Dupuy s'intéresse dans ses travaux sur le « catastrophisme éclairé ». Avec la notion d'« équilibre projeté », on a encore affaire à un problème de point fixe, mais qui engage cette fois les notions de réel et de possible et leurs rapports avec le temps. Un événement futur qui tend à se réaliser inmanquablement, comme conséquence ou point d'aboutissement d'une dynamique à l'œuvre dans le présent, mais que nous pouvons déjouer dès lors que nous en





avons connaissance, fait-il ou non partie des choses possibles ? Oui, puisque que nous y tendons spontanément par une pente naturelle. Il pourrait même sembler nécessaire. Non, puisque nous pouvons empêcher sa réalisation en annonçant sa venue. La même chose pourrait-elle être à la fois possible et impossible ? On comprend que, sur sa lancée, Jean-Pierre ait rencontré le problème de Diodore sans pouvoir l'esquiver, comme en témoigne son essai sur le catastrophisme et surtout les travaux, plus techniques et plus confidentiels, qui l'accompagnent. C'est ainsi que, comme beaucoup d'autres avant lui, il a été conduit insensiblement du cœur des sciences aux rivages de la philosophie. Parti de l'économie, il a construit des modèles généraux pour les autres sciences sociales, qui débouchent finalement sur la métaphysique.

Si, donc, tout philosophe digne de ce nom affronte et traite l'aporie des modalités repérée par Diodore, comme l'ouvrage de Jules Vuillemin, nous servant ici de boussole, le donne à penser, Jean-Pierre satisfait à la condition requise pour endosser le titre. Mais, cette condition nécessaire n'est peut-être pas suffisante, car encore faut-il pouvoir construire un système cohérent et complet, à partir de la théorie modale retenue. Or, si l'unité des travaux de Jean-Pierre ne fait guère de doute, il reste que cette unité n'est jamais pleinement explicitée ni vraiment mise à l'épreuve. Malgré l'appel pressant, et souvent ancien, de certains de ses amis, il n'a toujours pas écrit cette présentation systématique et proprement philosophique de sa pensée que beaucoup de ses lecteurs, à n'en pas douter, appellent de leurs vœux. Cela est générateur de méprises dommageables.





— Ah, vous êtes maintenant girardien, lui avait dit un jour, avec un brin d’ironie, un grand historien, aujourd’hui disparu, et d’ailleurs fort estimable, qui l’avait d’abord connu « illichien » puis « varelien ». C’était évidemment se méprendre sur les intérêts et amitiés intellectuels de son interlocuteur. Car, Jean-Pierre, nous venons de le rappeler, est tout le contraire d’un touche à tout. Comme Leibniz, il a la passion des isomorphismes. Faiseur de ponts, rien n’excite plus son intelligence que d’établir la parenté formelle de deux pensées que l’on croit ou qui se croient étrangères l’une à l’autre, de révéler à ses contemporains une proximité qu’ils ne soupçonnaient pas avec tel ou tel auteur qu’ils croyaient sans rapports avec leurs propres préoccupations. Loin de se disperser, il rassemble, autour de quelques thèmes unificateurs, des matériaux structurellement analogues, mais apparemment divers parce que séparés par le cloisonnement des sciences et des arts. Fasciné par les paradoxes de l’autoréférence et la notion de point fixe, il donnerait plutôt l’impression de vouloir tout ramener à quelques modèles simples construits autour de ces notions, ou du moins d’y tendre spontanément. Sans doute s’en défendrait-il, et il n’y a pas lieu de mettre en doute son rejet de toute forme de réductionnisme simplificateur. Il n’empêche que les choses seraient plus claires si Jean-Pierre consentait à traiter explicitement lui-même la question dans toute son ampleur. Peut-être que les difficultés soulevées par tel ou tel orateur, à propos des notions d’auto-transcendance et d’émergence, difficultés d’ailleurs relayées par Jean-Pierre lui-même au cours de débats ultérieurs, lui donneront-elles l’occasion et la matière de faire un jour toute la lumière sur ce point et de parachever ainsi son entreprise philosophique. Ce serait à





coup sûr un beau prolongement à ce colloque. Car, alors que, chez Leibniz, « les composés symbolisent avec les simples », mais leur sont irréductibles, Jean-Pierre semble souvent raisonner, comme si l'on n'avait jamais affaire qu'à des agrégats (des « systèmes complexes », comme on dit de nos jours de manière plus ambiguë), certes plus ou moins liés, mais dont l'interaction circulaire des éléments, modélisée par la notion de point fixe, suffirait, dans tous les cas, à expliquer l'unité. Peut-être ne serait-il pas sans intérêt de confronter cette conjecture avec la thèse inverse, beaucoup plus minoritaire, mais solidement argumentée, des néo-leibniziens du siècle dernier⁹, qui ignoraient sans doute les sciences de la complexité, mais se fondaient sur les ontologies complémentaires et, à leurs yeux irréductibles, de la Relativité et de la mécanique quantique, pour rebâtir une monadologie.

⁹ Raymond Ruyer, *Éléments de psychobiologie*, Paris, PUF, 1946 et *Néofinalisme*, Paris, PUF, 1952 ; Pierre Auger, *L'homme microscopique, essai de monadologie*, Paris, Flammarion, 1952.

